

L'EXPORTATION 54 DES MOUTONS AU MAROC

THESE

pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1929

PAR

GEORGES ETIENNE HENRY

Vétérinaire Inspecteur de l'Elevage à Oudjda (Maroc)

Né le 14 Février 1900 à MERY SUR SEINE (AUBE)

JURY	{	President : M. A GOSSET	{	professeur à la Faculté de Médecine.
		M. DECHAMBRE		professeurs à l'Ecole Nationale Vétérinaire d'Alfort.
		M. MOUSSU		

OUJDJA

Imprimerie Michel BAUMANN

1929

L'EXPORTATION
DES MOUTONS AU MAROC

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

ANNÉE 1929

L'EXPORTATION DES MOUTONS AU MAROC

THESE

pour le

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1929

PAR

GEORGES ETIENNE HENRY

Vétérinaire Inspecteur de l'Elevage à Oudjda (Maroc)

Ne le 14 Février 1900 à MERY SUR SEINE (AUBE)

JURY { *President* : M. A GOSSET
 { *Assesseurs* { M. DECHAMBRE
 M. MOUSSU

professeur à la Faculté de Médecine.

professeurs à l'Ecole Nationale Vétérinaire
d'Alfort.

PERSONNEL ENSEIGNANT de L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE d'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT
et H. VALLÉE

Directeur : M.-E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Ins-
pecteur Général Honoraire des Écoles Vétérinaires,
P.-J. CADIOT, A. RAILLIET, H. VALLÉE

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

Anatomie descriptive des animaux domestiques	MM. BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale.	MAIGNON.
Physique et Chimie médicales, toxicologie, phar- macie.	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique: Zoologie	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnas- siers, clinique; sémiologie et propédeutique, jurisrudence	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnas- siers, clinique; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine porcine et aviai- re, clinique médecine opératoire, obstétrique .	MOUSSU.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique . . .	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique; autopsies	PETIT.
Zootchnie et économie rurale.	DECHAMBRE.
Agonomie, botanique et hygiène; matière médicale	DECHAMBRE et HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale	VERGE.

AGRÉGÉS

MM. LESBOUYRIES VERGE

CHEFS DE TRAVAUX

MM. DELMER..... MM. MONVOISIN
LESBOUYRIES MOUSSU (R)
M. VERGE



*La faculté de Médecine et l'École Vétérinaire dé-
clarent que les opinions émises dans les dissertations
qui leurs sont présentées, doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'enten-
dent leur donner ni approbation ni improbation.*

INTRODUCTION

La France, grâce à des circonstances économiques très favorables à l'élevage, a pu reconstituer en quelques années son cheptel fortement diminué du fait de la guerre. A l'heure actuelle, notre pays possède de nouveau des animaux: équins et bovins, remarquables par leur grande variété et leurs qualités, qui répondent entièrement à tous les besoins de la Nation et laissent même une certaine marge à l'exportation.

Il n'en est pas de même en ce qui concerne le mouton. Déjà, avant la guerre, on parlait d'une crise de dépeçoration. Cette crise va s'accroissant, et le troupeau français est passé de 16.000.000 têtes en 1913 à 9.800.000 têtes en 1928. La France doit donc, et de plus en plus, importer un grand nombre de moutons pour répondre aux besoins de sa consommation.

A côté de nombreux ovins envoyés à la Métropole par l'Algérie une moyenne d'un million par an depuis 1891: (Ce chiffre est tombé brusquement à 629.000 en 1927 et 429.000 en 1928, à la suite de conditions climatériques désastreuses pour l'élevage) il reste encore des débouchés sur le marché français pour les pays producteurs. Actuellement, beaucoup de moutons de l'Europe Centrale sont expédiés sur La Villette.

Le Parlement s'est ému de cet état de choses, et lors de la discussion

du budget, en sa séance du 12 décembre 1928, la Chambre des députés reconnaissait la nécessité d'encourager l'élevage du mouton en France et dans les Colonies.

En effet, et cela à juste titre, la France mise en état d'infériorité sur les marchés mondiaux par son change bas, s'efforce de trouver dans ses Colonies et pays de Protectorat, les produits qui lui font défaut où qu'elle ne tire pas en suffisance de son sol.

Or, parmi les possessions capables de fournir à la Métropole une partie des moutons qui lui manquent, le Maroc Français doit occuper un bon rang.

C'est en effet, à proximité de la France, un pays d'élevage et un pays d'élevage ovin. Déjà en 1908, alors que la sortie des moutons était interdite, au moins par mer, le commerce du mouton et de ses dépouilles représentait le quart des exportations marocaines. En 1927, après une année de sécheresse ayant entraîné une forte mortalité, 7.711.818 moutons étaient déclarés à l'impôt du tertib (contre 9.248.558 en 1926).

Ces chiffres sont certainement inférieurs à la réalité (la fraude fiscale est de tous les pays et le recensement exact impossible en beaucoup de tribus). Aussi, peut-on estimer que le Maroc possède un troupeau de près de 10 millions d'ovins, pour une population d'environ 5 millions d'habitants. Ce troupeau constitue une des richesses du pays et entre toujours pour une bonne part dans le commerce extérieur du Maroc.

En 1927, sur un total d'exportations de 851.390.000 francs, les sorties d'animaux et des denrées d'origine animale ont porté sur 278.560.000 francs, c'est-à-dire bien près du tiers, dans lequel les ovins comptent pour :

MOUTONS	204.000 têtes estimées	20.420.000
PEAUX DE MOUTONS	77.875 quintaux	27.800.000
LAINES EN SUINT	61.000 quintaux	53.250.000
LAINES LAVÉES	8.300 quintaux	8.240.000
DÉCHETS DE LAINE	8.150 quintaux	8.350.000
BOYAUX		2.307.000 —

L'élevage ovin participe donc à lui seul pour plus de cent vingt millions de francs sur le total des exportations du Maroc.

Cependant le tableau qui précède montre que les laines et peaux donnent plus de place dans le commerce extérieur que les moutons eux-mêmes.

La présente étude a pour but d'examiner l'importance des exportations hors du Maroc des moutons sur pied, dans le passé d'abord, pour le présent ensuite, pour essayer de voir enfin si le Maroc pourra, dans l'avenir, réaliser en ce qui le concerne les vœux de Monsieur le Professeur Moussu le quel, dans un discours devant l'Académie d'Agriculture, prononcé le 25 février 1925, souhaitait que notre Afrique Mineure devienne *une immense bergerie de plein air, susceptible de déverser sa production sur nos marchés à viande et nos marchés à laine.*

HISTORIQUE

S'il est certain que le Maroc a toujours été, en conséquence même de sa configuration et de son climat, un pays producteur de moutons et en effet, Hérodote cinq siècles avant J.C. dit que l'Afrique du Nord est peuplée de nomades vivant de chair et de lait, c'est-à-dire des pasteurs, il est permis de croire que dans l'antiquité ces animaux ne donnaient pas lieu à un grand trafic, sauf, peut-être, en ce qui concerne leurs toisons, achetées par les comptoirs Phéniciens puis Romains.

Tout au plus, les différentes invasions ont pu entraîner à leur suite avec les éléphants d'Hannibal, des troupeaux qui permettraient d'expliquer la parenté supposée de certains moutons marocains avec le mérinos espagnol. Encore ne faudrait-il pas exagérer ce rôle des conquérants et c'est ainsi que le mouton Barbarin à grosse queue, venant de Syrie, n'a pas su s'implanter au Maroc derrière les armées d'Islam.

A une époque plus rapprochée, sous la domination Arabe, l'exportation des ovins a de tout temps été interdite par les Sultans, en vue de permettre la conservation d'un troupeau suffisant pour les besoins rituels des Musulmans.

En effet tout Marocain doit, à certaines fêtes, sacrifier un bœlier dans des conditions minutieusement déterminées.

Au surplus, le mouton représente pour l'indigène une véritable providence. Non seulement c'est sa viande préférée, habituelle, mais le suif lui sert de graisse alimentaire, ainsi que le beurre provenant du lait des brebis. La laine lui fournit en même temps que des vêtements chauds, rustiques ou luxueux le plus clair de son mobilier: tapis, tentures, matelas et coussins. On comprend dès lors, que des précautions aient été prises pour empêcher la sortie d'un animal aussi précieux.

Cependant, du fait même de son caractère religieux, cette interdiction d'exportation n'a jamais porté sur le commerce des troupeaux entre les musulmans du Maroc Oriental et leurs frères de race et de croyance d'Algérie, à travers une frontière d'ailleurs mal précisée.. Les grands pasteurs des Hauts- Plateaux Marocains pouvaient ainsi, par delà Oudjda, trouver des débouchés intéressants auprès des importantes agglomérations de Tlemcen et d'Oran. La conquête de l'Algérie entraînant une hausse des prix, de 2frs 50 la tête en 1830 à 10 frs en 1845, ne pouvait qu'encourager ce trafic.

Aussi, est-il permis de croire qu'en 1845, lors du premier envoi de moutons sur la France, moutons algériens se mêlaient à ceux-ci des moutons marocains. En tout cas, ce commerce ayant pris de l'extension, les moutonniers algériens, bien avant le début de l'occupation française du Maroc Oriental par nos troupes, achetèrent régulièrement de nombreux troupeaux dans ce pays, comme le montreront les statistiques citées plus loin.

Cette situation de fait fut régularisée entre le Maroc et la France par le Protocole de Paris signé le 24 juillet 1901, puis reconnu le 16 juillet 1906 par l'Acte d'Algésiras (article 103.)

Des chiffres fournis par l'administration Algérienne d'abord, par les Douanes Chérifiennes ensuite, sans tenir compte de la possibilité de sorties non contrôlées sur une frontière de plus de 400 kilomètres presque sans surveillance, donnent des indications précises sur l'intensité du commerce des ovins du Maroc sur l'Algérie.

SORTIES DU MAROC PAR LA

FRONTIERE ALGERIENNE

Années	Nombre de moutons
1890	130 647
1892	108 640
1894	127 618
1900	267 440
1901	290 419
1904	190 378
1911	114 237
1912	79 112
1913	146 101
1914	113 111
1916	143 067
1917	89 405

Le 10 septembre 1917, un ordre du Général Commandant en Chef au Maroc interdisait la sortie des ovins et des bovins. Cet ordre était motivé par la nécessité de

subvenir aux besoins des habitants et d'un important corps d'occupation, après une année de grande sécheresse.

Reprenant la politique très prudente des anciens Sultans, le Gouvernement protecteur après la fin de la guerre européenne, maintient l'interdiction de sortie du bétail par Dahir du 20 août 1919.

Cependant, en 1920, la situation du cheptel étant rétablie, l'exportation des ovins est de nouveau autorisée sous certaines conditions de contingentement, de sexe et d'âge et, cette fois, aussi bien par les ports de la côte occidentale que par les frontières terrestres.

Après les nouveaux Dahirs du 30 août 1921 et du 14 janvier 22 indiquant toujours par des restrictions le souci de la conservation du cheptel Marocain, il faut arriver au Dahir du 27 janvier 1923 pour voir s'établir la législation actuelle donnant l'entière liberté d'exportation aux ovins mâles et aux femelles de plus de 5 ans, la sortie des femelles de moins de 5ans étant permise seulement par la frontière Algéro-marocaine, et du premier janvier au trente juin, cela par similitude avec les règlements Algériens.

Les statistiques de la douane Marocaine nous fournissent les chiffres suivants à partir de 1920.

EXPORTATIONS DU MAROC EN MOUTONS

Années	Par le Maroc	Par le Maroc	Total
	Oriental	Occidental	
1.920	112.511	10.816	123.327

1.921	110.421	1.052	111.473
1.922	126.397	222	126.619
1.923	197.717	7.593	205.310
1.924	243.120	15.729	258.849
1.925	170.250	9.552	179.802
1.926	160.551	21.157	181.708
1.927	183.529	20.471	204.000
1.928	126.865	4.762	131.627

De l'examen des tableaux qui précèdent découle l'obligation de distinguer :

1° — Le commerce ovin d'exportation du Maore Oriental. (d'existence déjà ancienne, il porte actuellement sur un nombre de têtes élevé, et la grande partie de ces moutons a toujours été destinée au marché de Marseille, via Oran).

2° — Le commerce ovin d'exportation du Maroc Occidental (autorisé depuis huit ans seulement, il n'a pas pris encore un grand développement et a fait jusqu'ici ses envois les plus importants, tantôt sur la zone marocaine Espagnole et sur l'Espagne, tantôt sur Gibraltar et l'Angleterre; un très petit nombre de têtes a été destiné à la France malgré les efforts de Bordeaux qui, en juin 1924, ouvrait un Congrès du Mouton Marocain, avec l'espoir de créer un marché de moutons comparable à celui de Marseille).

SITUATION ACTUELLE DU COMMERCE D'EXPORTATION DES MOUTONS DU MAROC

Ainsi qu'il vient d'être dit plus haut, il convient dans cette étude de distinguer complètement le commerce d'exportation ovin du Maroc Oriental, de celui du Maroc Occidental. La distinction ne vaut pas seulement d'ailleurs pour ce qui concerne les moutons, les deux pays différant totalement par beaucoup de points physiques et économiques.

A) MAROC ORIENTAL

1° — *Aperçu géographique*: Le Maroc Oriental est un immense triangle ayant pour sommet, au Nord, le bref point de la côte Méditerranéenne compris entre l'embouchure de la Moulouya et celle de l'Oued Kiss: pour côtés; à l'Est, la frontière Algéro-marocaine, au Sud, le désert Saharien et à l'Ouest, la vallée de la Moulouya.

Dans cette étude on distingue:

A. — La plaine des Triffas; c'est une plaine côtière où Tell, riche, mais limitée et convenant aux cultures, avec des eaux souterraines abondantes.

B. — La plaine des Angads; un plateau bordé par des plissements montagneux, permettant encore la culture des céréales, mais pauvre en eau cependant et dont la flore très variée, est de développement réduit et essentiellement saisonnier, poussant après les pluies d'hiver pour disparaître complètement après les grandes chaleurs et la sécheresse de l'été.

C. — Plus au Sud, et embrassant une très grande partie de la superficie du triangle, les HAUTS PLATEAUX MAROCAINS.

C'est une vaste étendue semi-désertique où les points d'eau sont très rares et très espacés; où les pluies ne

tombent qu'à l'occasion d'orages très violents, mais peu fréquents. La végétation, en dehors des plantes extrêmement temporaires qui se développent en quantités à l'occasion d'un orage, pour disparaître au premier souffle du siroco, ne comprend guère que l'alfa (peu utilisable comme fourrage) et l'armoïse (*arthemisia alba*) appelée à tort par les gens du pays « thym ». Les cultures ne sont possibles qu'autour de rares points d'eau, et le pays passe insensiblement, à mesure qu'on avance vers le Sud, de l'état de steppe à celui de désert.

En dehors de la côte, au climat méditerranéen, le climat de tout le Maroc Oriental est régi par la proximité du désert avec ses vents desséchants d'une violence extrême et ses grands écarts de température: plus de 40° en été et au-dessous de 0° en hiver .

La population est très peu dense . La seule ville, Oudjda, lieu de transit entre le Maroc et l'Algérie, ne dépasse guère 20.000 habitants. La Région Civile d'Oudjda compte 156.586 âmes (recensement de 1.926) auxquelles il faudrait, pour être complet, ajouter quelques dizaines de mille pour les cercles de Guercif, Midelt et de Bou Denib.

2° — *Population ovine*: Cette immense étendue, en grande partie impropre à la culture, au climat sec, à la végétation rabougrie et clairsemée, ne convient guère qu'à l'élevage du mouton.

En effet, les listes du tertib pour la Région Civile d'Oudjda portent 475.000 ovins (les adultes seuls sont déclarés) pour l'année 1.927. A ce chiffre il convient d'ajouter celui, inférieur sans doute quoique, très impor-

tant, correspondant aux territoires militaires qui dépendent de Guercif, Midelt et Bou Denib.

Cette population ovine a fait l'objet d'une étude très complète, restée inédite, de Monsieur le Vétérinaire Inspecteur de l'Elevage Greffulhe, puis a fourni le sujet de la thèse de Monsieur le Docteur Vétérinaire Waymel « *De l'Elevage du mouton dans le Maroc Oriental* ».

Il ne sera pas inutile cependant de donner une brève descriptions des moutons de la Région.

Il faut pour cela mettre d'abord de côté :

A. — *Les moutons des Beni Snassen*: tribu habitant la plaine des Triffas et les monts qui la limitent, elle est sédentaire, possède 85.000 moutons (tertib de 1.927) de mauvaise qualité, à laine souvent pigmentée et dont la viande, étant donné la conformation défectueuse des animaux n'est guère supérieure à celle de la chèvre.

B. — *Les moutons des Européens*: (10.000 au tertib de 1.927). Ce sont, pour une bonne part, des croisements obtenus par l'accouplement de brebis du pays avec des béliers mérinos. Les produits engraisés dans les exploitations agricoles, sont, en général, de très bonne qualité à la fois comme laine et comme viande, mais leur petit nombre ne suffit pas à alimenter les boucheries locales et leur vente en gros ne peut être envisagée.

On voit que la très grande majorité des troupeaux est entre les mains des indigènes qui composent les tribus transhumantes dans les Angads, nomades sur les Hauts Plateaux, dont l'élevage ovin constitue la principale ou même l'unique moyen d'existence.

Ce mouton répond à un type bien caractérisé. Il est petit. La face et ses extrémités sont pigmentées, soit uniformément, soit en truitures, d'une couleur qui va du froment clair au rouge lie de vin. Le bélier est fortement encorné. Cependant les individus sans cornes (appelés « fortass ») par les indigènes, ne sont pas rares. On rencontre aussi, quoique avec moins de fréquence, des béliers à quatre cornes. La toison est en général blanche. La poitrine est largement ouverte, le gigot bien fait, la queue assez courte, les membres fins et bien trempés. Admirablement adapté au pays, c'est un animal bon marcheur, sobre, résistant à la soif, qui présente une grande faculté d'engraissement dès qu'il est placé dans de bonnes conditions d'entretien.

Dans ce type, les éleveurs et les commerçants distinguent trois variétés qui diffèrent quelque peu :

A. — Le mouton « Archa », du nom que lui donnent les indigènes, encore appelé Beni Guil du nom de la tribu des Hauts-Plateaux dont il fait la richesse, que les acheteurs nomment « mouton de Berguent », d'après le marché où ils l'achètent le plus souvent. C'est un mouton à toison serrée, à laine fine, très bien conformé et d'engraissement facile.

B. — Le mouton « Zoulay » des indigènes' appelé encore mouton « chleuh » parce qu'il forme la presque totalité des troupeaux des tribus berbères qui vivent en bordure de la Haute Moulouya; les commerçants le nomment encore mouton de Taourirt, car il constitue une grande partie des troupeaux présentés sur ce marché. C'est un mouton à toison mêcheuse, à laine très grossière, jarreuse, dite « laine de chien ». Ses extrémités sont

souvent pigmentées de noir et sa viande est toujours inférieure en qualité à celle de la variété « Archa ».

C. — Le mouton « Tousimet » qu'on trouve surtout dans la plaine des Angads et qui paraît, par ses caractères intermédiaires de toison et de qualité de viande, le résultat d'un croisement des deux variétés qui précèdent..

Il est à remarquer que, parmi ces animaux, les moutons qui fournissent les meilleures viandes, et tous les observateurs européens et indigènes sont d'accord à ce sujet, sont aussi ceux qui portent la toison la plus fine et la plus serrée. Il n'y a pas lieu ici de mettre en opposition les moutons à laine et les moutons à viande.

Les nombreux ovins exportés du Maroc Oriental proviennent tous de l'élevage des indigènes de la Région et répondent à la description ci-dessus.

3° — *Quantités exportées*: Les statistiques données plus haut montrent que sur la frontière Algérienne, depuis une quarantaine d'années, les exportations de moutons se sont maintenues dans une moyenne annuelle approchant de 150.000 têtes, avec des oscillations qui ne vont guère au-dessous de 100.000, dépassant parfois de beaucoup 200.000. Ces écarts énormes se rapportent à des périodes plus ou moins favorables à l'élevage, causées par des chûtes de pluies plus ou moins abondantes.

Il est possible de faire remarquer dès maintenant à ceux qui craindraient, comme les Sultans d'autrefois, de voir le cheptel marocain diminuer à la suite d'exportations excessives, que les années 1.900 et 1.924, par exemple, où les sorties de moutons ont été particulière-

ment nombreuses, ont été suivies immédiatement par d'autres qui ont vu la moyenne nettement atteinte ou même très largement dépassée, ce qui indique bien que le grand nombre des exportation correspondait à une surabondance de production.

Aussi, peut-on affirmer que le Maroc Oriental resté capable d'exporter chaque année une quantité de moutons variable, mais pouvant atteindre sans risque d'appauvrir le pays, une moyenne de 150.000 têtes. 1.928, après deux années peu favorables, a encore vu sortir 126.000 têtes.

4° — *Destination des animaux exportés*: Sur les 126.000 moutons sortis en 1.928 du Maroc Oriental, 3.000 ont été dirigés sur le Riff espagnol et la ville de Mèlilla, dont l'hinterland ne peut assurer le ravitaillement.

Tout le reste, c'est-à-dire la très grosse majorité, est allé en Algérie. Une faible part participe au ravitaillement de la ville de Tlemcen, mais le grand courant des exportations se mêle aux moutons Algériens embarqués à Oran pour Marseille et contribue ainsi pour une large part au ravitaillement de la Métropole, ainsi qu'au bon renom sur le marché français, du mouton oranais.

5° — *Qualité de la marchandise exportée*: Si les 150.000 moutons marocains achetés chaque année pour l'Algérie, vont se confondre dans les statistiques parmi les 1.200.000 moutons, moyenne des exportations annuelles de l'Algérie vers la France, il n'en est pas moins vrai qu'ils constituent, aux dires des acheteurs Algériens eux-mêmes, les meilleurs lots. C'est ainsi qu'une commission algérienne réunie en 1.924, pour étudier les

moyens d'améliorer le mouton du pays, le reconnaissait dans la proposition suivante. « Choisir les reproducteurs » parmi les moutons Beni Guil, moutons oranais qui ont » le gigot bien fait, bien roulé. C'est le mouton indigène » le plus estimé du commerce; il n'est pas de grande » taille, mais bien conformé et pourrait transmettre les » qualités qui manquent aux gigots chez les autres races ».

Or, la tribu des Beni Guil, nous l'avons vu, est justement la grande tribu de pasteurs du Maroc Oriental.

En fait, les exportations portent surtout sur des moutons jeunes, changeant leurs pinces, c'est-à-dire ayant à peine 15 à 18 mois; les indigènes les nomment alors « haouli » et les acheteurs « broutards ». A cet âge ces animaux pèsent environ 35 kilogs et donnent 17 kilogs 500 de viande nette. Ce sont donc de petits moutons.

Mais il est à remarquer que ces petits moutons, à côtelettes et gigots relativement très développés, répondent parfaitement aux goûts de la clientèle familiale française près de laquelle le gigot pesant et les côtelettes au squelette développé des races plus volumineuses, sont d'un placement difficile.

Aussi le mouton oranais fait-il prime sur le marché marseillais. Il est toujours payé plus cher que les moutons d'autre provenance et c'est un fait d'observation courante, que généralement le mouton marocain est destiné à la consommation de Marseille et de Paris, les autres moutons algériens, moins fins, se répartissant dans les villes de province.

Les animaux sont presque toujours embarqués après engraissement et sont alors dirigés directement du marché

de Marseille, sur l'abattoir du lieu de consommation.

Pourant, certains, dont l'état d'embonpoint permet d'espérer une augmentation de poids de 3 à 4 kilogs, sont mis pendant l'été en « réserve » dans les paturages des Alpes.

A côté des moutons jeunes, on exporte aussi des brebis jeunes qui sont de qualité souvent supérieures aux mâles, mais cela très rarement, car les éleveurs indigènes répugnent à se séparer de leurs femelles reproductives.

On exporte enfin des lots de brebis vieilles, réformées à cause de leur âge ou encore parce qu'elles avortent ou sont mauvaises nourrices, et des lots de béliers âgés dits « cornards », ces animaux étant en général très lourdement chargés en cornes. Mais cette marchandise est toujours vendue moins cher sur le marché de Marseille et son placement est parfois difficile.

5° — *Pratiques commerciales*: Au point de vue du commerce des moutons, le Maroc Oriental doit être considéré comme une annexe, très importante il est vrai, du département d'Oran. En effet, tous les gros acheteurs de moutons fréquentant le Maroc Oriental, viennent d'Oranie et, nous l'avons vu, tous les moutons expédiés du Maroc Oriental sur la France sont embarqués à Oran.

Aussi, tout ce qui a été écrit concernant le commerce des moutons en Algérie (en particulier les études faites par Monsieur le Vétérinaire Trouette) s'applique encore au cas particulier du Maroc Oriental.

Par suite du climat qui règne sur toute l'Afrique du Nord, la végétation est abondante sur les terrains de par-

cours après les pluies d'hiver, de mars à septembre, et la totalité du troupeau est grasse pendant cette période (au moins dans les bonnes années). Puis viennent les grandes sécheresses entraînant la dessiccation de toutes les plantes de la région, et à ce manque de nourriture viennent s'ajouter les effets du froid; presque tous les moutons maigrissent alors.

Aussi l'exportation des moutons d'Oran vers Marseille est-elle saisonnière, commençant en avril pour finir en septembre, avec les derniers troupeaux gras.

Au Maroc, de la fin de l'été au commencement de l'hiver, viennent les représentants de grosses sociétés, en général des maisons oranaises, qui font en tribu des achats de moutons maigres, achats dont l'importance varie selon les prix pratiqués et les ressources en pâturage. Ces animaux, par milliers, sont dirigés sur l'Algérie où les sociétés disposent sur la côte d'immenses terrains de parcours, lorsqu'ils ne trouvent plus leur nourriture au Maroc.

D'autre part des courtiers, pour la plupart indigènes font pendant l'hiver et le printemps des achats sur le marché marocain. Ils se déplacent suivant le temps et les renseignements recueillis. Ils achètent parfois en avril et mai des animaux prêts à l'exportation, mais le plus souvent ils doivent faire séjourner quelque temps les troupeaux chez les engraisseurs, qui possèdent des terrains de parcours bien garnis.

Tous ces acheteurs ont comme souci constant de classer leurs achats, afin de constituer par « triage » des troupeaux de même sexe, même âge, même état d'embonpoint,

à tel point qu'il faut l'œil exercé des bergers indigènes pour retrouver un individu désigné au milieu de têtes, toutes semblables pour un profane.

En même temps qu'il est engraisé, le mouton est immunisé contre la clavelée (précaution exigée à l'embarquement à Oran et prouvée par une marque métallique spéciale apposée à l'oreille).

D'autre part, ceux des animaux qui n'ont pas été castrés avant l'achat (par des indigènes pratiquant des méthodes diverses: bistournage suivi d'ablation des testicules, martellement du cordon) le sont, en général par l'application d'un lien élastique ou d'une simple ficelle sur les bourses. Il est à remarquer que cette opération, pratiquée de telle sorte que la plaie est cicatrisée tout juste au moment de l'embarquement du mouton, a pour but unique de satisfaire aux exigences des bouchers de la Métropole, et n'a pas en général, le temps matériel d'influer sur la qualité de la viande. Le mouton du Maroc Oriental, vivant en plein air, nourri d'herbes aromatiques et en particulier d'armoise, a une chair parfumée et dépourvue, au moins dans son jeune âge, du goût de suint qui déprécie d'ordinaire la viande de béliet. La castration, nécessité commerciale, n'a guère ici pour résultat que de retarder, par la souffrance qu'elle entraîne, l'engraissement des animaux qui la subissent.

Engraisés, vaccinés et castrés, les moutons sont expédiés par troupeaux sur le marché de Marseille, où des commissionnaires, représentant d'habitude les vendeurs retenus en Afrique, les répartissent par lots d'une homogénéité presque absolue, pour les vendre à des chevillards et bouchers habitant différentes régions de la France.

Sauf les animaux maigres, vieux, accidentés, vendus à la tête et à bas prix, les moutons sont vendus au poids de viande nette, à un prix fixé au kilogramme. Une pierre lancée au hasard sur un lot désigne la bête qui, immédiatement conduite à l'abattoir, servira après avoir été pesée, à fixer la valeur de tout le lot. On saisit, dès lors, toute l'importance qu'il y a à constituer les lots avec des individus presque identiques.

Jusqu'à présent, tout le commerce des moutons au Maroc Oriental est entre les mains d'acheteurs oranais. Le marocain se cantonne dans le rôle, qui n'est pas négligeable il est vrai, d'Éleveur, et parfois d'engraisseur. Il n'en résulte pas moins une source de revenus, presque unique, avec la vente de la laine pour les tribus des Hauts-Plateaux et très importante pour les autres tribus.

En 1928, année mauvaise pour l'élevage, les 126.000 moutons exportés représentent une somme qu'on peut évaluer à quinze millions de francs au minimum.

B) MAROC OCCIDENTAL

1° — *Aperçu Géographique*: Le Maroc Occidental est caractérisé, dans son unité, par ce fait qu'il représente le versant Atlantique de l'Afrique du Nord. Mais il comprend des régions très variées comme aspect, comme richesse, comme climat. On y distingue en gros :

A. — Le Riff Espagnol au Nord, zone de montagnes qui, placée sous le Protectorat Espagnol, ne nous intéresse pas directement; ce pays est d'ailleurs très pauvre en élevage.

B. — Le bassin du Sebou, vaste cuvette richement irriguée qui part des hauteurs de Taza, comprend les grandes cités de Fès et Meknès et se termine au bord de l'Océan par la large plaine du Gharb. Contrée qu'on a pu appeler le cœur du Maroc, c'est avant tout une région agricole.

C. — La Meseta Marocaine, appelée ainsi par comparaison avec le plateau Ibérique; c'est une étendue sèche et chaude partant des contreforts de l'Atlas jusqu'à l'Océan. La mer lui envoie quelques pluies et de la montagne coulent des fleuves, dont le principal est l'Oumer Rebia. En dehors de quelques zones cultivées, le pays est aride et convient particulièrement à l'élevage du mouton.

D. — L'Atlas (Moyen et Grand), pays de montagnes, froid en hiver, très chaud en été, avec de nombreux torrents. Il présente sur certains versants, à côté de forêts, de riches pâturages qui permettent l'élevage de nombreux bovins et ovins.

E. — Le Sous, région prédésertique au Sud de l'Atlas. Plaine chaude, très sèche, il ne présente guère d'intérêt

Grâce à sa configuration géographique, le Maroc Occidental offre des ressources très variées. Son climat, par suite les productions végétales et animales, diffèrent beaucoup quand on va de la côte à la montagne, de la vallée du Sebou à la Meseta.

Le pays, véritablement riche en certains points, surtout dans la vallée du Sebou, nourrit une population relativement dense de plus de 4.000.000 d'âmes et comprend de grandes villes dont certaines sont de fondation

ancienne, telles que Fès (81.172 habitants) et Marrakech (149.263 habitants), dont d'autres telles que Casablanca (106.608 habitants) prennent chaque jour plus d'importance.

2° — *Population ovine*: Le mouton étant, comme cela a été dit plus haut, une providence pour le Musulman, compose obligatoirement une part importante du troupeau du Maroc Occidental. Celui-ci cependant, comprend en outre un grand nombre de bovins. D'après les derniers recensements, en tenant compte des jeunes, exempts d'impôts, et des omissions, on peut estimer que le pays compte actuellement au moins 8.000.000 moutons.

De cet énorme troupeau, une part minime: 100.000 environ, revient aux colons Européens. Ce sont souvent des brebis sélectionnées dans le pays, croisées avec des béliers de provenance très diverses, où cependant le mérinos domine. Ces élevages sont encore trop peu nombreux pour avoir une influence quelconque sur l'ensemble de la population ovine marocaine.

L'Élevage indigène, pratiqué sur des régions très différentes les unes des autres, est très disparate et il faut une grande volonté de classification pour y retrouver les races berbère, barbarine et arabe, distinguées en Algérie. Encore doit-on avouer que le mot barbarin, qui désigne ailleurs le mouton à grosse queue, ne correspond au Maroc à rien de tel.

Grosso modo, on peut reconnaître:

A.— Une race longilique à garrot saillant et fanon développé, à face brune, à laine plus ou moins fine, de mauvaise conformation pour la boucherie, qui peuple le littoral et le bassin du Sebou.

B. — Une race bréviligne à dos large, à membres fins, de petite taille, à face rousse, à laine très grossière, très bien conformée pour la boucherie, qui vit sur le versant des montagnes. C'est le mouton berbeère dit « Chleuh », étudié et décrit par le Vétérinaire-Capitaine Marcenac. On peut le considérer comme ne faisant qu'un avec le mouton « Chleuh » que nous avons décrit dans la population ovine du Maroc Oriental.

Mais cette division en trois races ne donne qu'un aperçu grossièrement simplifié du troupeau du Maroc Occidental. Dans chaque race il faudrait admettre des variétés à peu près aussi nombreuses que le sont les tribus humaines, et dans ces variétés, il serait souvent facile de distinguer, du fait des croisements multiples entre les races, des individus tout à fait hétérogènes.

En résumé, il est presque aussi difficile de définir la population ovine marocaine que la population humaine, dans laquelle on rencontre, à côté de types nègres qui n'ont rien à envier aux Soudanais, des individus blonds aux yeux bleus.

3° — *Quantités exportées*: Devant un troupeau aussi considérable, auquel il faut adjoindre pour bien connaître les ressources en viande du pays, les chèvres (plus de deux millions) et les bovins (plus de un million et demi), sans compter la volaille extrêmement nombreuse dans tout le Maroc (plus de 80 millions de francs d'œufs exportés en 1927), on pourrait croire que chaque année une large portion de l'Élevage ovin est réservée à l'exportation. La règle qui veut que, en pays musulman, la population ovine égale la population humaine, voit ici la balance pencher en faveur des ovins qui atteignent

à peu près un chiffre double de celui de la population, et permet d'espérer de nombreuses disponibilités.

Cependant, les statistiques citées plus haut indiquent qu'il n'en est rien. Permis seulement depuis 1920, les exportations de moutons du Maroc Occidental portaient en 1926 et 1927 sur le nombre relativement infime de 20.000 têtes annuelles. En 1928, le nombre de 5.000 têtes n'a pas été atteint.

4° — *Destination des animaux exportés*: Depuis 1920, des tentatives ont été faites pour créer entre Casablanca et Bordeaux un courant commercial de moutons comparable à celui des ports de l'Algérie vers Marseille. La ville de Bordeaux faisant pour sa propre consommation appel aux moutons Algériens importés sur le marché de Marseille, pour une part estimée à 40.000 têtes par an en 1924, offrait un premier débouché.

En 1924, l'Office du Maroc de Bordeaux ouvrait en cette ville un « Congrès du mouton Marocain ». Quatre ans après, en 1928, 1.100 moutons seulement étaient envoyés de Casablanca sur Bordeaux. (Dans la même année, d'ailleurs extrêmement défavorable au commerce moutonnier, 500.000 moutons dont 120.000 importés du Maroc Oriental, avaient été exportés d'Algérie sur Marseille). On peut en conclure que jusqu'ici, les importations de moutons du Maroc sur Bordeaux sont presque nulles.

La plus grande partie des moutons exportés du Maroc Occidental français est destinée à la zone Espagnole du Maroc. Cette région, pauvre en élevage, comprend des villes: Larache, Tanger, Ceuta, Tétuan, qui pour leur

ravitaillement font appel aux troupeaux des régions voisines.

Mais en dehors de la cherté actuelle des moutons dans tout le Maroc l'interdiction faite en 1927 d'importer des moutons dans la péninsule Ibérique, la pacification du Riff, diminuant l'importance du corps d'occupation, gros consommateur de viande, et facilitant le ravitaillement sur place des agglomérations, ont déjà beaucoup ralenti ce commerce.

Cela suffit à expliquer la diminution brusque des exportations de moutons dans cette direction. Après avoir marqué une tendance à s'équilibrer autour de 15 à 20.000 têtes dans les années qui précèdent, la consommation espagnole de moutons marocains tombe au-dessous de 4.000 têtes en 1928.

5° — *Qualité de la marchandise exportée*: Parmi les animaux expédiés en France, il en a été de toutes races et de toutes conditions, depuis les moutons osseux du Gharb dont les bouchers de la Métropole ne veulent à aucun prix, jusqu'à des croisés Dishley-Mérinos, moutons castrés de trois ans, provenant de l'élevage d'un Colon de Moulay bou Azza.

D'autre part, une erreur assez commune a consisté à importer dans les pâturages humides des environs de Bordeaux, des moutons maigres provenant des régions très sèches. On espérait obtenir un engraissement très rapide des animaux; les expériences n'ont pas été favorables à cette attente.

Il semble, comme l'a indiqué le Vétérinaire-Capitaine Marcenac, que les résultats les plus intéressants aient

été obtenus avec des lots de « Chleuhs » et croisés « chleuhs-Tadlas » provenant de la région de Tadla, exportés entre 14 et 18 mois, castrés, clavelisés et engraisés avant l'embarquement.

En ce qui concerne les sorties vers la zone Espagnole du Maroc, il s'agit surtout d'un commerce frontalier, portant sur des moutons de boucherie, mais qui n'ont pas été préparés spécialement pour l'exportation.

6° — *Pratiques commerciales*: De ce qui précède, il découle que le commerce du mouton au Maroc Occidental, s'il a déjà donné lieu à d'intéressantes initiatives particulières, n'est pas encore organisé et le marché de moutons marocains de Bordeaux reste pratiquement à organiser.

Le jour n'est pas venu encore où, comme dans le Maroc Oriental des marchands spécialisés achèteront, pour les envoyer méthodiquement pendant toute une saison sur la Métropole, après les avoir engraisés, des lots homogènes de moutons de boucherie.

Il convient pourtant d'indiquer les essais en ce sens pratiqués dans la Région du Tadla. S'ils sont poursuivis avec méthode, ils sont riches de promesses pour l'avenir.

AVENIR DU COMMERCE D'EXPORTATION DES OVINS AU MAROC

Il paraît certain que la France continuera, et pendant longtemps encore, à faire appel au dehors pour satisfaire ses besoins en moutons de boucherie. Il semble donc utile d'étudier dans quelles proportions et dans quelles conditions le Maroc pourra, à l'avenir, participer au ravitaillement en moutons de la Métropole. L'intérêt du Protectorat, comme celui de la Nation Protectrice, est de voir ce courant commercial se développer et porter à la fois sur un nombre de moutons plus élevé, et sur des individus améliorés.

A) MAROC ORIENTAL

1° — *Possibilité d'augmenter le nombre de têtes exportées*: Monsieur le Vétérinaire Trouette, Chef du Service de l'Elevage en Algérie, a longuement étudié le commerce d'exportation des moutons de ce pays. Dans un rapport intitulé « Considérations statistiques sur l'Elevage en Algérie », en 1914, il montrait que le chiffre des exportations annuelles portait sur un peu plus du dixième du cheptel ovin, concluant ainsi. « Cette exportation annuelle de plus du dixième du troupeau, constitue, aux yeux de quelques-uns, un danger pour notre cheptel et ils demandent sa limitation. Leur opinion n'apparaît pas comme bien fondée.

» En ce qui concerne le troupeau de grande transhu-

mance, les territoires sur lesquels il évolue semblent avoir atteint leur maximum de capacité, car... et l'absence de points d'eau rend inutilisables des régions très étendues et pourvues cependant d'excellents pâturages. Or, le troupeau transhumant fournit la majeure partie des animaux envoyés dans la Métropole. Cette exportation est donc pour lui une opération régularisatrice, qui le décongestionne plutôt qu'elle ne le diminue. Elle maintient son effectif au taux optimum pour les ressources alimentaires actuellement disponibles ».

Le commerce d'exportation ovine du Maroc Oriental étant entièrement lié à celui de l'Algérie, et du département d'Oran en particulier, tout ce qui vient d'être dit concernant l'Algérie s'applique admirablement au Maroc Oriental.

Il a été montré plus haut que le Maroc Oriental exportait une moyenne de 150.000 moutons par an, ce qui dépasse en effet un peu la proportion indiquée du dixième du troupeau, et cette exportation annuelle ne paraît pas devoir diminuer l'importance de l'effectif ovin, qui oscille uniquement sous le coup de la succession des périodes de disette et des périodes d'abondance.

D'autre part, il n'y a guère lieu d'espérer voir croître le nombre des exportations. Il faudrait pour cela augmenter d'abord le nombre des moutons. Or, le pays a, comme le dit M. le Vétérinaire Trouette, atteint son maximum de capacité. Cela explique l'énorme mortalité qui frappe le cheptel dans les années de sécheresse, dès que, faute de pluies, les pâturages escomptés ne se couvrent pas d'herbe en temps voulu. Aussi la création de nouveaux points d'eau, ouvrant la possibilité d'atteindre des

terrains de parcours actuellement inutilisables, aurait plutôt pour effet (éminemment souhaitable, celà, est certain) d'améliorer les conditions d'existence du troupeau, dans des conditions variables avec l'importance et la position des réserves d'eau mises à leur disposition, qu'il s'agisse de barrages ou de citernes, que d'augmenter l'effectif de ce troupeau d'une façon très sensible.

2° — *Possibilité d'améliorer la qualité des moutons exportés*: A défaut d'une augmentation dans le nombre de têtes de moutons expédiées chaque année du Maroc Oriental sur la France, on peut espérer une amélioration de qualité, et par suite une plus-value des moutons exportés.

Les Européens, habitués aux races volumineuses et précoces de notre Continent, sont toujours tentés de substituer ces races aux races locales. En fait, les colons installés dans le pays ont obtenu des résultats intéressants dans des exploitations agricoles, grâce au croisement de brebis du pays avec des béliers mérinos. Mais cette production, qui ne suffit pas à la demande de la consommation locale, ne touche pas l'exportation.

On peut dire que jusqu'ici, aucun essai de croisement améliorateur n'a été tenté sur les Hauts- Plateaux Marocains. Cette année, trois béliers Crau-Tunisiens viennent d'être introduits par les soins du Service de l'Elevage, dans un troupeau de brebis choisies, au centre du plateau, à Tendrara. Ces béliers, de petite taille, ont fait l'admiration des indigènes éleveurs par leur belle conformation et aussi leur solide cornage. Il faut attendre les résultats de cette expérience.

Mais si l'on admet que le troupeau est le reflet du

pays, il faut avouer que les animaux locaux, adaptés à des conditions d'existence très sévères, sont absolument remarquables tels qu'ils sont. Il n'en faut pour preuve que ce fait qu'ils ont été désignés pour améliorer les moutons des Hauts-Plateaux Algériens, vivant dans un milieu semblable.

Obligés à marcher sans cesse pour trouver leur nourriture ne buvant plus en temps de sécheresse qu'un jour sur deux ou un jour sur trois, une eau saumâtre, dans une atmosphère surchauffée; subissant des chûtes de neige tous les hivers, ils résistent à des rigueurs qu'on ne peut songer imposer à des moutons issus de pays plus privilégiés.

Quand à améliorer les conditions d'existence de la région, il n'y faut pas penser. La création d'abris est impossible dans un pays où le troupeau ne peut boire et manger que s'il se déplace presque sans arrêt. La végétation ne se prête guère à la création de réserves fourragères, car en dehors de l'alfa, les herbes des Hauts-Plateaux ne dépassent pas le sol de plus de dix à quinze centimètres.

On découvre bien chaque année une plante qui en pays très sec donne des pâturages remarquables. Mais cette plante qui prospère au Maroc tant qu'on la soigne dans les jardins d'essai, ne se montre pas supérieure à la flore locale, lorsqu'on l'abandonne dans le souffle desséchant du siroco.

La seule chose possible, et elle s'impose autant comme un devoir vis à vis de la population nomade, que comme une nécessité absolue pour le progrès de l'Élevage dans

ces régions, consiste dans la création, l'aménagement et l'amélioration des points d'eau. En cette voie, on a fait bien peu jusqu'ici. C'est cependant, en vérité, le seul moyen pratique de faciliter un peu la vie des nombreux troupeaux périodiquement exposés à mourir de soif ou de faim, si comme celà se voit en l'état actuel des choses, ils sont à certains moments de l'année obligés de se rassembler autour des rares points d'eau persistant. Ils dévastent totalement les terrains de parcours environnants, faute de pouvoir aborder de vastes étendues où l'herbe, non pâturée, reste abondante, parce que l'eau de boisson indispensable ne s'y trouve pas.

Néanmoins, il est évident que le mouton des Hauts-Plateaux est perfectible.

Si les moutons Beni-Guil sont les meilleurs moutons d'exportation de l'Afrique du Nord, celà ne tient pas seulement au hasard. Il ne faudrait pas céder à la tendance de déprécier les aptitudes de l'éleveur indigène.

En réalité, le pasteur des Hauts-Plateaux, depuis des siècles, vit avec son troupeau. En perpétuels déplacements, il ne possède en dehors des chevaux, chameaux et ânes, bêtes de somme qui portent la tente, le grain et la réserve d'eau dans des peaux de chèvre goudronnées, que des moutons. Ces animaux constituent son unique fortune et son seul souci.

Aussi les nomades ont-ils acquis par expérience une connaissance profonde de tout ce qui touche le mouton et son élevage. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle ils ont su présenter sur les marchés, après que le courant commercial avec la France a été bien établi, des lots de (haouli), moutons jeunes en bon bon état, sou-

vent castrés et toujours homogènes, alors que les fa-
veurs Musulman vont plutôt vers le (Kebsth), vieux
bélrier lourdement chargé de cornes et présentant au
plus au point tous les caractères du mâle.

Seul, un sens net de leurs intérêts a pu modifier chez
les indigènes la pratique des coutumes ancestrales. C'est
dans cette voie qu'il faudrait les encourager d'améliorer
toute indiquée, à celui qui se proposerait d'améliorer
le mouton du Maroc Oriental, consisterait à favoriser
l'extension de la variété (Archa). aux dépens de variétés
moins bonnes comme productrices de laines et comme
pro-ductrices de viande (Zoulay et Tousimet).

Jusqu'à présent, si les indigènes se sont engagés dans
cette voie, cela aura été simplement de leur propre gré.

Le seul effort que le Protectorat ait consenti pour con-
tribuer à l'amélioration du mouton dans le Maroc Orien-
tal a consisté dans la création de (Concours de l'Elevage Ovin)
institués chaque année; l'un à Berguent ou
Taourirt, l'autre à Guercif. A chacun de ces concours
3580 francs de primes sont distribués 36 béliers choisis
parmi les plus beaux du territoire. Cela fait en tout 72
animaux qui, après avoir parcouru souvent une centaine
de kilomètres pour parvenir au lieu du concours, rap-
portent à leur propriétaire 100 francs en moyenne. Si
l'on se propose d'améliorer par ce seul procédé une po-
pulation de plus d'un million de moutons, le but n'est
pas prêt d'être atteint.

Heureusement le seul bon sens suffira aux indigènes pour
s'orienter vers le type Archa la sélection de leur troupeau.
Ainsi verrions-nous croître encore la grande estime qu'ont
pour les moutons de l'Oriental, les moutonniers oranais.

B) MAROC OCCIDENTAL

1^{er} — Possibilité d'exporter des moutons du Maroc Occidental. Lorsque on aborde la question ovine au Maroc Occidental, il est nécessaire d'examiner tout d'abord si ce pays peut exporter des moutons. Jusqu'à ce jour, en effet, les envois de moutons de Casablanca vers la Métropole, ont été insignifiants. Il y a donc lieu d'étudier s'il est possible de créer un courant commercial en ce sens, et non plus s'il est possible d'augmenter un courant qui n'en est qu'aux premiers essais.

Si l'on s'en tenait aux données de M. le Vétérinaire Trouette, en considérant comme disponible pour le commerce extérieur plus du dixième du cheptel ovin, ce seraient 800.000 moutons que le Maroc Occidental pourrait, sans voir diminuer son cheptel, expédier vers la Métropole.

Ce chiffre, qui ne serait que mettre le commerce ovin du Maroc Occidental sur le même pied d'importance, toutes proportions gardées, que le commerce de l'Algérie et du Maroc Oriental, ne semble pas prêt d'être atteint si l'on considère que, dans l'année la plus favorable, en 1926, 21.000 moutons seulement sont sortis du Maroc Occidental, dont très peu, sont allés en France. (Dans la même année, 20.600 bovins estimés 19 millions de francs avaient été exportés sur l'Espagne et sur les possessions anglaises).

Le Vétérinaire-Capitaine Schoeffler, dans sa thèse « Sur l'Elevage du mouton dans la circonscription de Mechra Jel Kairi » définit ainsi le rôle de la population ovine marocaine :

« *Opinion* » Production du mouton pour la consommation locale, Européenne et indigène.
 Production du mouton pour l'exportation.
 Production d'agneaux de lait pour la consommation des villes.

Le troisième point, s'il peut constituer une très intéressante source de revenus pour ceux qui s'y adonnent d'une façon méthodique, n'en est pas moins tout à fait accessoire comme débouché du troupeau marocain. La presque totalité des brebis du pays est encore la propriété d'indigènes. Ces animaux, soumis à toutes les intempéries, ne peuvent se prêter à la véritable industrie qu'est la préparation d'agneaux de boucherie.

Mais nous avons vu que les Marocains sont gros consommateurs de moutons et il est évident que le Maroc ne peut exporter d'ovins qu'après avoir répondu en totalité aux besoins de ses habitants.

Il faut donc avant d'entreprendre les possibilités d'exportation du Maroc Occidental, voir si le cheptel suffit actuellement à la consommation locale et si les besoins du pays une fois satisfaits, il reste encore des animaux disponibles pour le commerce extérieur.

A. — Production du mouton pour la consommation locale: Les interdictions prescrites jusqu'à ces dernières années pour empêcher les moutons de sortir du Maroc, le manque d'ampleur pris par le commerce d'exportation ovine, quand celle-ci fut permise, semblent indiquer que la consommation locale absorbe en entier la production d'un troupeau de 8.000.000 de têtes.

Encore pourrait-on croire que ce troupeau n'est pas

suffisant pour répondre aux besoins du pays, puisque chaque hiver le Maroc subit une « crise de viande ». Cette crise a eu pendant l'hiver 1928-1929 une allure grave, car la viande de boucherie de qualité franchement mauvaise a atteint, dans toutes les villes du Maroc, un prix égal ou même supérieur aux cours de France. Et même il a fallu faire appel aux importations pour satisfaire la clientèle aisée des centres et pour subvenir aux besoins des troupes d'Occupation.

Cependant, si l'on compare au point de vue élevage le Maroc qui paraît déficitaire, et l'Algérie qui exporte des moutons, on voit que le Maroc pour une population d'environ 5.000.000 d'âmes, en majorité musulmanes, possède un troupeau de 8.000.000 de moutons, alors que l'Algérie avec 5.800.000 habitants très semblables comme genre de vie à ceux du Maroc, entretient actuellement moins de 6.000.000 de moutons.

Le troupeau Algérien, très inférieur en nombre au troupeau Marocain a donc suffi en 1928 aux besoins d'une population supérieure à celle du Maroc et a pu en outre, malgré une année très défavorable à l'élevage, envoyer sur la France une quantité fort importante d'ovins. Monsieur le Vétérinaire Trouette dans l'« Eleveur Nord-Africain du 20 février 1929 » indique que la population Algérienne a consommé en 1928; 1.400.000 moutons et que les exportations dans la même année ont porté sur plus de 400.000 moutons. (Non comptés les moutons marocains et tunisiens transitant par l'Algérie).

Il est très difficile d'estimer, même approximativement, la consommation annuelle en moutons de la population marocaine.

A titre de simple indication, on peut citer les chiffres fournis par « L'Annuaire de Statistique Générale du Maroc » de 1926, donnant le nombre d'ovins abattus dans les abattoirs des principales villes du Maroc, pour l'année 1925:

Villes	Nombre d'habitants en 1926	Moutons abattus en 1925
Casablanca	106.608	124.637
Fés	81.172	79.700
Meknès	29.930	49.199
Marrakech	149.243	109.454

Il faut tenir compte de ce fait que la population rurale que la misère rend souvent à peu près végétarienne, consomme normalement beaucoup plus de viande de chèvre que de viande de mouton.

En fait, ayant la réputation d'être un pays d'élevage, avec un cheptel qui dépasse de beaucoup en importance ses besoins, le Maroc suffit mal à sa consommation. Sur ce point, comme sur d'autres, il mérite bien le titre de « Pays du Paradoxe » qu'un littérateur lui a donné.

De par le jeu des saisons, d'avril à septembre, les animaux: ovins, caprins et bovins trouvent en abondance leur nourriture sur les terrains de parcours. A cette époque de l'année, on peut dire qu'il est difficile de trouver sur les marchés une bête maigre. Dès qu'avec le printemps l'herbe pousse drue, le bétail marocain, dont la faculté d'engraissement est remarquable, prend de l'embonpoint et le ravitaillement en viande du pays est assuré très facilement.

Mais les vents desséchants de l'été, suivis presque sans

transition par les premiers froids de l'hiver, réduisent dans des proportions considérables les ressources alimentaires du pays. Les troupeaux ne mangent plus guère que bien juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim, et les animaux maigrissent à l'automne à peu près aussi vite qu'ils ont engraisé au printemps.

Si la mauvaise saison se prolonge, la mortalité frappe le cheptel; cependant ces pertes sont en général moins importantes que ne le déclarent les propriétaires; sans quoi il n'y aurait probablement plus un animal vivant au Maroc.

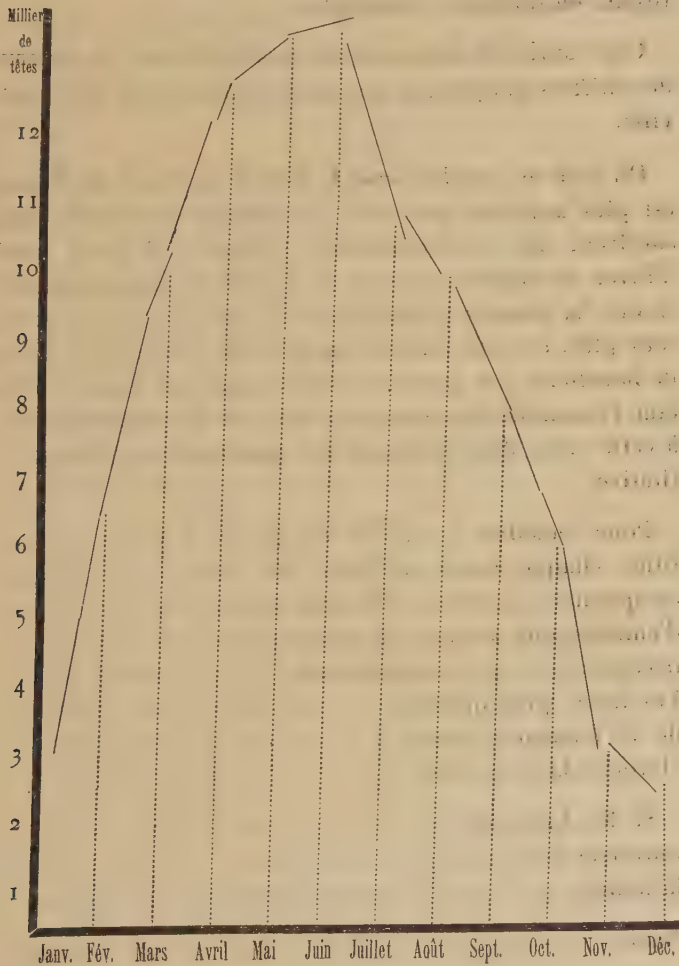
En hiver, ne peuvent fournir des bêtes de boucherie sur les marchés marocains que les trop rares éleveurs qui disposent de réserves fourragères en quantité et qualité suffisantes, pour obvier au manque d'aliments sur les terrains de parcours.

La viande atteint alors des prix très élevés. On abat des animaux maigres et parfois tout à fait cachectiques (les bergers marocains ont l'habitude de tuer, pour manger le peu de chair qui leur reste, les bêtes exténuées de misère). Les brebis, qui ont la faculté commune à toutes les femelles de conserver plus longtemps leur graisse, sont tuées de préférence aux mâles, et les femelles pleines, possédant cette faculté à un plus haut degré, ne sont en général pas épargnées. Il en résulte un appauvrissement du troupeau, sacrifice qui ne suffit pas d'ailleurs à satisfaire les besoins de la population.

La courbe ci-contre, tracée d'après les abatages mensuels d'ovins à Marrakech, la ville la plus peuplée du Maroc, pendant l'année 1927, illustre bien l'allure saison-

nière des arrivages de moutons de boucherie sur les marchés.

ABATAGE DE MOUTONS A MARRAKECH EN 1927



On voit que, de moins de 3.000 têtes en janvier, la consommation de la ville s'élève au-dessus de 12.000 têtes en avril, mai et juin, pour retomber bien au-dessous de 3.000 en novembre et décembre, alors que la population restait sensiblement identique.

Une courbe de même allure serait obtenue en prenant des chiffres portant sur une autre année ou sur une autre ville.

On peut en conclure que le déficit en bétail du Maroc est plus apparent que réel. Le manque de viande dont souffrent les consommateurs pendant les cinq mois d'hiver, ne signifie pas que le cheptel du pays est insuffisant. La pénurie vient de ce fait que les troupeaux ne sont plus, en cette saison, capables de fournir des bêtes de boucherie. Les premiers beaux jours qui remettent en état l'ensemble du troupeau, mettent fin chaque année à cette crise, dont la nature est qualitative et non quantitative.

Pour remédier à cet état de choses, il faudrait constituer chaque année au Maroc des réserves fourragères, en quantité au moins suffisante pour maintenir en état d'embonpoint, durant la période critique, les animaux nécessaires à la consommation locale pendant l'hiver. Les hauts prix qu'atteignent les bêtes grasses au cours de la mauvaise saison, encourageront certainement les éleveurs dans cette voie.

Si les habitudes du pays s'y prêtaient, on pourrait renverser les données du problème et abattre pendant la bonne saison, pour la mettre dans des réserves frigorifiques, la viande nécessaire au pays pour la durée de

l'hiver. Cette solution serait sans doute la plus simple, si elle pouvait s'adapter aux coutumes des habitants du Maroc.

B. — Production du mouton pour l'exportation : Il est évident que, puisque pendant cinq mois de l'année le Maroc ne peut qu'à grand peine, et non sans pertes, alimenter son troupeau, une augmentation du cheptel se traduirait par une aggravation de la crise qui sévit chaque hiver.

D'autre part, les contrées agricoles du Maroc, et en premier lieu toute la région de la vallée du Sebou, dès qu'elles auront multiplié et les abris et les réserves fourragères, abandonneront progressivement les moutons, comme cela est constaté dans tous les pays d'élevage, pour se consacrer aux bovins.

Dans ces conditions, il ne faut pas espérer voir dans un accroissement de têtes la source d'animaux d'exportation. Tout au contraire, il est plutôt à prévoir dans un délai assez rapproché, la diminution du cheptel ovin marocain au profit du cheptel bovin.

Cependant, puisque la crise saisonnière de la viande dont souffre le Maroc ne vient pas du manque d'animaux, mais bien de la maigreur périodique de ceux-ci, il est certain que l'exportation de la Métropole, pendant la bonne saison, d'un nombre important de moutons, n'aurait pas pour résultat d'entraver le ravitaillement local.

Au contraire, comme nous l'avons vu pour l'Algérie et le Maroc Oriental, le commerce extérieur enlevant une portion sensible du troupeau aux mois d'abondance, soulagerait d'autant les terrains de parcours à végétation

rarifiée pendant l'hiver. Ainsi jouerait le rôle régulateur de l'exportation.

Une grosse partie des moutons de plus d'un an étant expédiée, ne resterait guère à nourrir sur le pays que les brebis avec leurs agneaux et les béliers reproducteurs. Sans que le capital soit touché, puisque la faculté de production, de multiplication du troupeau resterait la même sensiblement, les individus en moins grand nombre auraient chacun une plus grosse part des ressources alimentaires restantes sur le sol pendant la période critique.

On en arrive à cette opinion d'apparence paradoxale, que l'exportation d'un grand nombre d'animaux du Maroc pendant la bonne saison favoriserait, en facilitant l'entretien du cheptel restant, le ravitaillement du pays pendant les mois difficiles.

En réalité, le mode actuel d'exploitation du troupeau marocain aboutit à un gaspillage énorme de viande.

Il est difficile d'évaluer la mortalité due à la misère, qui porte chaque année sur une portion non négligeable des moutons et qui prend des allures de désastre lorsque le climat est particulièrement défavorable, surtout si une suite d'années heureuses a provoqué un surpeuplement du territoire en bétail.

Mais il est permis, en restant au-dessous de la vérité, d'estimer à un kilogramme de viande nette la perte subie chaque hiver par un mouton marocain. Sur un troupeau de huit millions de têtes, cela fait huit mille tonnes de viande disparaissant faute d'aliments, et ce chiffre représente en poids 400.000 moutons du pays.

Un mouton conservé au troupeau supporte chaque automne la même perte et doit, au printemps, manger d'abord pour recouvrer son poids initial avant de s'accroître véritablement. Il en résulte un gaspillage des ressources alimentaires; et en outre, ces alternatives de disette et d'abondance entraînent fatalement une diminution notable de la qualité de la viande, qui reste tendineuse malgré l'engraissement.

L'exportation à 15 ou 18 mois, de tous les moutons disponibles, réduit au minimum ces risques de pertes. Les animaux vendus à cet âge, n'ont guères à supporter qu'un hiver, car nés le plus souvent en automne, ils passent à la mamelle, aux dépens de leur mère, la mauvaise saison précédente. Lorsque l'herbe est abondante et qu'ils ont repris tout leur embonpoint, les éleveurs les vendent augmentant ainsi, avec leurs revenus, les ressources alimentaires des mères; et ils suppriment en même temps la possibilité, toujours à prévoir, de la mort sans profit entraînée par un hiver rigoureux.

Mais l'éleveur indigène ne cherche actuellement qu'à multiplier son troupeau, signe de richesse. Il le traite comme un avare traite sa cassette et ne se dessaisit d'une unité que s'il a besoin d'argent.

La pratique du commerce d'exportation l'amenant à considérer son cheptel non plus comme une fortune en soi, mais comme une source de revenus, le Marocain chercherait moins à multiplier son troupeau qu'à l'améliorer pour augmenter la valeur marchande des produits. Cette amélioration causée par la nécessité de répondre aux exigences des marchés de la Métropole, le consommateur local serait de toutes façons le premier à en profiter.

En définitive, le Maroc Occidental peut, sans se mettre en danger de manquer de viande, exporter des moutons.

L'importance du cheptel actuel permet d'estimer à plusieurs centaines de milliers de têtes, le nombre des animaux disponibles chaque année, cela par analogie avec l'Algérie. Il est même à prévoir que l'exportation d'ovins du Maroc, en donnant de l'essor au commerce moutonnier de ce pays, favoriserait le ravitaillement local.

2° — *Nécessité d'améliorer le mouton du Maroc Occidental*: Cependant jusqu'ici le Maroc Occidental n'a pas exporté de moutons en quantités importantes. Mais cela tient avant tout à ce que la Métropole n'a jamais pu offrir des animaux importés un prix rémunérateur.

Il faut faire ici la part des erreurs de débutants; envoi d'animaux maigres qu'on espérait engraisser dans des plaines humides, aussi facilement que le font les Algériens sur les pâturages des Alpes, envoi d'animaux trop âgés, non castrés etc.

Mais il est certain que l'échec presque total est dû pour la plus grande part au manque d'homogénéité des troupeaux présentés. Les règles actuelles du commerce en gros obligent à la « standardisation » des marchandises quelles qu'elles soient. Le boucher de gros qui achète le plus souvent sans voir, par télégramme, au poids, a besoin de savoir le type d'animaux qui compose le lot.

L'exemple du marché de Marseille permet d'affirmer que les lots « mélangés » trouvent difficilement preneurs et toujours au prix de la qualité la plus basse. D'ailleurs, les seuls moutons qui aient obtenu à Bordeaux

quelque faveur, sont ceux qui proviennent du Tadla, présentant un type bien défini.

L'Éleveur du Maroc Occidental n'a jamais été appelé à rechercher la conformation du mouton de boucherie.

L'indigène marocain n'a pas de préférence pour le gigot et pour lui un mouton est toujours un mouton, le plus grand ayant des chances d'être le meilleur.

Si l'on veut exploiter commercialement le troupeau actuellement en friche, comme étaient en friches la plupart des terres fertiles de ce pays à l'arrivée des Français, il faut tout d'abord l'améliorer et surtout le rendre homogène.

Monsieur le Vétérinaire-Inspecteur de l'Élevage Montégut, qui a apporté au Maroc une expérience du mouton acquise sur les Hauts-Plateaux Algériens, et qui a étudié longuement à la Bergerie d'Oued Zem les moutons marocains et leurs produits par croisements avec les races importées, vient de publier dans un opuscule du Service de l'Élevage. « Ce qu'il faut connaître pour devenir éleveur du mouton au Maroc », un chapitre « Amélioration du troupeau » qui traite clairement la question.

Ainsi que le dit l'auteur de cette note, trois procédés seulement se présentent à nous pour améliorer le troupeau marocain: la sélection, l'importation, le croisement.

A. — Sélection: La méthode la plus simple, la moins onéreuse aussi, pour arriver à améliorer et rendre homogène un cheptel de l'importance de celui du Maroc est la sélection. Il suffit de fixer un type à rechercher, d'éliminer ensuite les individus qui s'écartent de ce type,

pour unifier dans le sens choisi la population ovine du pays.

Le Gouvernement du Protectorat a deux moyens de favoriser cette action: les primes aux sujets qui s'approchent de l'idéal visé, et la castration des mâles présentant des caractères par trop divergeants.

Jusqu'ici, quatre concours annuels de primes à l'élevage ovin ont lieu: à Oued Zem, Marrakech, Sidi Slimane et Christian. Avec les mêmes règlements que ceux décrits à propos du Maroc Oriental, ces concours sont aussi opérants.

Pour modifier l'ensemble du cheptel, il ne suffit pas d'accorder une modeste somme d'argent au propriétaire d'un animal peut-être fort beau, mais bien souvent perdu dans un troupeau d'individus très quelconques.

Mieux vaudrait, par un procédé comparable à celui des primes aux défrichements et aux labours préparatoires, institués de longue date au Maroc pour encourager les progrès de l'agriculture, exonérer de tout ou une partie du tertib les troupeaux de reproducteurs: béliers et brebis suitées constitués par des animaux bien conformés et en bon état de santé et d'entretien.

Cette méthode diminuerait peut-être au début les ressources du budget marocain, mais elle toucherait au point sensible l'éleveur indigène, et l'inciterait mieux qu'aucune autre à améliorer et « valoriser » son troupeau.

Les campagnes de castration, menées chaque année plus vigoureusement par le Service de l'Elevage, ont propagé cette opération chez les Marocains qui, préférant la chair du bélier à celle du mouton, n'en ressentaient

pas vivement l'utilité. Mais ces campagnes ne peuvent porter leurs fruits qu'à condition d'être très méthodiques et conduites par des praticiens qui connaissent le but cherché par l'opération.

Or, il ne peut y avoir de sélection que s'il y a un type idéal une fois posé.

Au Maroc, et sous l'action d'une propagande dirigée par les industriels du Nord, on semble actuellement porté à rechercher plutôt le mouton à laine que le mouton à viande. Certes, les deux qualités ne s'opposent pas et l'exemple du Maroc Oriental le prouve, où le meilleur mouton de boucherie est justement celui qui a la plus belle toison. Mais il n'en est pas de même au Maroc Occidental, et les seuls moutons de ce pays qui aient obtenu la faveur des acheteurs français sont des moutons du Moyen Atlas, des « Chleuhs », dont la laine est très défectueuse.

En fait, le Maroc ne sera jamais, dans son ensemble un pays producteur de laine fine.

D'une part, son climat s'y oppose et l'alternance d'une saison d'abondance et d'une saison de privations, ne permet pas le développement régulier de la toison.

D'autre part, comme le fait remarquer M. le Vétérinaire Montegut, la même brebis ne peut produire à la fois du suint et du lait. Or, tous les bergers indigènes ont besoin pour vivre du lait de leurs brebis, et la traite sera toujours pratiquée au détriment de la laine.

Enfin, si le mouton est vendu entre quinze et dix huit mois, ce qui est l'âge le plus favorable, il n'est tondue qu'une fois dans son existence et bien souvent par l'ache-

teur, dont la laine constitue un à-côté. L'éleveur a donc plus d'intérêt à rechercher la qualité de la viande que celle de la laine, les produits de son troupeau ne lui donnant au plus qu'une toison dont la valeur est faible, comparée à celle de l'animal entier.

Reste le troupeau d'élevage qui fournit une masse importante de laine. Mais il n'y a pas pour le marché place seulement pour la laine de première qualité, et les maitassiers, comme les fabricants de draps de troupe, offriront toujours à ceux qui leur apportent la matière première, des prix intéressants.

Il y aurait donc lieu, sans la mépriser complètement, de négliger un peu la valeur de la laine, pour apprécier davantage celle de la viande, tout en faisant coïncider les deux qualités chaque fois que ce sera possible.

Une autre erreur à éviter, est celle qui consiste rechercher la taille comme une qualité première. Chez le mouton, moins encore que chez tout autre animal, la taille ou le poids ne sont pas des qualités intrinsèques, et à qualité égale un mouton petit sera toujours plus facilement placé sur le marché Français qu'un grand mouton.

En définitive, si le Maroc Occidental veut exporter des moutons il lui faut orienter son élevage dans le sens de l'animal de boucherie et sélectionner son troupeau vers le modèle à dos large, à gigot bien conformé, au risque de favoriser ainsi les moutons berbères à laine grossière, au dépens des moutons à laine plus fine, mais à grand cou, fanon, cuisses plates, inutilisables pour la consommation française.

B. — Importation. Le remplacement des moutons Marocains par des moutons de grand rapport, et le mouton

Mérinos paraît avoir la préférence de tous les théoriciens, est pour l'amélioration du troupeau Marocain une solution simpliste.

L'exemple de l'Australie et du Cap, peuplés de Mérinos, semble militer en faveur de ce procédé. Mais en ces derniers pays, les terres sont entièrement entre les mains des Européens; les procédés d'élevage les plus perfectionnés peuvent être appliqués. Il n'en sera jamais de même au Maroc où le troupeau pour une grande part propriété des indigènes, évolue presque toujours sur des terrains collectifs, et éternellement privés d'abris et de réserves fourragères. Les points d'eau réservés à un seul troupeau dans les colonies Anglaises, resteront indivis sous l'Administration Française, soucieuse de sauvegarder les droits de chacun.

Dans ces conditions, il est certain qu'aucune race européenne, même les variétés Mérinos les plus résistantes, ne saurait s'accoutumer aux rigoureuses exigences des modes d'élevage pratiqués au Maroc.

Il faut donc renoncer à l'espoir de substituer au médiocre mouton marocain, un mouton de grande valeur mais réclamant des soins qu'il ne pourra trouver en ce milieu.

C. — *Croisements.* Les troupeaux déjà sélectionnés peuvent être améliorés par l'introduction de mâles importés, parmi des brebis choisies. Mais chez les indigènes on se heurte à des obstacles qui rendent l'importation des races européennes impraticables..

Les produits résistent en général, leur toison est toujours plus fine que celle de la mère, mais souvent très tachée de noir ou de brun; quant à la viande elle n'est améliorée que si l'on améliore les conditions d'existence.

Après de multiples observations, M. le Vétérinaire Montegut conclut que « le croisement n'augmente pas le format des moutons marocains » et que « pour obtenir du mouton de boucherie, le croisement, malgré quelques avantages, ne s'impose pas. Il en est tout autrement si on envisage le mouton producteur de laine ».

Resterait peut-être à tenter le croisement avec le mouton de Berguent, plus petit que la plupart de ses congénères marocains, mais très bien conformé, de laine assez belle, adapté au pays et faisant prime sur les marchés.

CONCLUSION

En conclusion, la France, dont le cheptel ovin diminue d'année en année, peut et doit compter sur le troupeau du Maroc Français (avant tout pays d'Elevage) pour l'aider à combler ce déficit.

Dès maintenant, et depuis plus de quarante ans, un grand nombre de moutons des Hauts-Plateaux Marocains arrive chaque année sur le marché de Marseille, par l'intermédiaire du port d'Oran.

Ces moutons, de 100. 000 à 200. 000 têtes selon que le régime climatérique a été plus ou moins favorable à l'Elevage, sont, parmi ceux que la France reçoit de l'Afrique du Nord, les plus estimés.

Les éleveurs du Maroc Oriental ont orienté leur troupeau selon les exigences du commerce d'exportation, et ont fait de grands progrès en ce sens.

On pourrait améliorer encore le cheptel de la Région et ses conditions d'existence, par conséquent la qualité des animaux exportés. Il faudrait pour cela, d'une part sélectionner le troupeau vers le type « Archa » qui répond le mieux aux demandes des exportateurs; d'autre part, multiplier et améliorer les points d'eau pour rendre accessibles aux moutons de vastes étendues aujourd'hui inutilisables, par suite de manque d'eau.

Le Maroc Occidental, avec un grand troupeau de plus de 8. 000 000 d'ovins, en dépit d'efforts tentés depuis 1929 pour créer un courant commercial de moutons de Casablanca sur Bordeaux, n'a pas encore développé ses exportations en ce sens, puisque 1. 100 ovins seulement

ont été en 1928, envoyés de Casablanca vers la France.

Ceppent plusieurs centaines de milliers d'ovins pourraient être chaque année, d'avril à septembre, dirigés du Maroc Occidental vers la Métropole, sans nuire au ravitaillement de la population locale.

Mais les moutons marocains présentent actuellement un ensemble très disparate et manquent pour la plupart des qualités demandées à l'animal de boucherie. Les moutons du Tadla, les plus homogènes et les mieux conformés, sont les seuls parmi tous les lots qui ont été expédiés à Bordeaux qui aient obtenu la faveur des acheteurs du marché Français.

Pour tirer du troupeau Marocain tout le profit qu'il peut donner et pour en obtenir plus particulièrement la viande de mouton demandée par la Nation Protectrice, il est nécessaire de rendre tout d'abord ce troupeau homogène, et d'améliorer la conformation des individus,

Il ne faut pas trop compter, étant donné les conditions très sévères du milieu et le mode d'existence des éleveurs indigènes propriétaires de l'ensemble du cheptel, sur les importations de races étrangères pour arriver à ce but. Une sélection bien conduite, visant la production d'animaux de boucherie, encouragée par des primes et aidée par la castration de tous les mâles indésirables, doit faire rapidement du Maroc Occidental un pays exportateur de moutons, au même titre que le Maroc Oriental et l'Algérie.

Vu le Doyen

Vu le Président

H. Roger.

A. Gosset.

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

S. Charlesty.

BIBLIOGRAPHIE

G. Hardy et J. Celerier. — Les grandes lignes de la Géographie du Maroc. — (Librairie Larose). in 8.

Emile Lemoigne. — Le Maroc. (Edition Notre Domaine Colonial, 94 rue de la Victoire, Paris; 9^e, 1928).

Geoffroy Saint-Hilaire. — L'Elevage dans l'Afrique du Nord. (Paris. Challamel. in 8).

Geoffroy Saint-Hilaire. — L'Elevage au Maroc. (Session des Comités d'Etudes Economiques. (Rabat, 1917. Imprimerie Rapide à Casablanca).

Ch. René Leclerc. — Situation Economique du Maroc 1908-1909.

Annuaire Economique et Financier 1917. — 1918-19. — Imprimerie Rapide à Casablanca. — 1924. — Imprimeries Réunies à Casablanca. — Annuaire De Statistique Générale Du Maroc 1926. — (Imprimeries Réunies à Casablanca.)

Gouvernement Général de l'Algérie : L'Elevage en Algérie 1914 (Adolphe Jourdan. Alger, Place du Gouvernement).

Waymel. — L'Elevage du mouton dans le Maroc Oriental. (Thèse Doctorat. — Toulouse 1926).

Velu et Bigot. — Les laines et l'Elevage du mouton au Maroc. (Service de l'Elevage du Maroc. 1928).

Schoeffler. — L'Elevage du mouton dans la Circonscription de Mechra bel Ksiri. — (Thèse de Doctorat. — Lyon. 1927).

Congrès du Mouton Marocain. — Office du Maroc de Bordeaux, 1924

M. Lallour. — Rapport sur les améliorations dont est susceptible l'Elevage du Mouton au Maroc. (Union ovine de l'Afrique du Nord. 1925.

Paul Wenz. — L'Elevage du Mouton en Australie. (Librairie Emile Larose, Paris. 1925).

L'Agriculture au Maroc. — Direction Générale de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation. 1925).

Service de L'Elevage du Maroc. — Ce qu'il faut connaître pour devenir Eleveur du mouton au Maroc. 1929.

Service de l'Elevage du Maroc. — La production ovine au Maroc. 1923.

G. Trouette. — Les achats d'Ovins Algériens pour l'armée en 1915. (Alger, Imprimerie Algérienne. 1916).

G. Trouette. — Le Commerce extérieur du bétail en 1928. (Eleveur Nord-Africain. — 20 février 1929).

Pierre Jarry. — L'Elevage des moutons au Maroc. (La toison. 8 juin 1928).

H. Hedin. — L'Estampillage des viandes Nord-Africaines. (Revue de Zootechnie. Septembre 1922).

Carnet de Revendications présentées à M. le Résident Général par la Section Marocaine de la Chambre Syndicaté des Marchands de Bestiaux de France. (Bulletin Agricole de l'Afrique du Nord. Octobre 1927).

Greffulhe. — L'Elevage du mouton dans la Région Civile d'Oudjda. (Rapport inédit).

Montegut. — Sur les croisements ovins. — 1926. (Etude inédite).

Marcenac. — Le « Chleuh » et le « Croisé Chleuh » — Mouton de boucherie 1925. — (Rapport inédit).

pas vivement l'utilité. Mais ces campagnes ne peuvent porter leurs fruits qu'à condition d'être très méthodiques et conduites par des praticiens qui connaissent le but cherché par l'opération.

Or, il ne peut y avoir de sélection que s'il y a un type idéal une fois posé.

Au Maroc, et sous l'action d'une propagande dirigée par les industriels du Nord, on semble actuellement porté à rechercher plutôt le mouton à laine que le mouton à viande. Certes, les deux qualités ne s'opposent pas et l'exemple du Maroc Oriental le prouve, où le meilleur mouton de boucherie est justement celui qui a la plus belle toison. Mais il n'en est pas de même au Maroc Occidental, et les seuls moutons de ce pays qui aient obtenu la faveur des acheteurs français sont des moutons du Moyen Atlas, des « Chleuhs », dont la laine est très défectueuse.

En fait, le Maroc ne sera jamais, dans son ensemble un pays producteur de laine fine.

D'une part, son climat s'y oppose et l'alternance d'une saison d'abondance et d'une saison de privations, ne permet pas le développement régulier de la toison.

D'autre part, comme le fait remarquer M. le Vétérinaire Montegut, la même brebis ne peut produire à la fois du suint et du lait. Or, tous les bergers indigènes ont besoin pour vivre du lait de leurs brebis, et la traite sera toujours pratiquée au détriment de la laine.

Enfin, si le mouton est vendu entre quinze et dix huit mois, ce qui est l'âge le plus favorable, il n'est tondue qu'une fois dans son existence et bien souvent par l'ache-

teur, dont la laine constitue un à-côté. L'éleveur a donc plus d'intérêt à rechercher la qualité de la viande que celle de la laine, les produits de son troupeau ne lui donnant au plus qu'une toison dont la valeur est faible, comparée à celle de l'animal entier.

Reste le troupeau d'élevage qui fournit une masse importante de laine. Mais il n'y a pas pour le marché place seulement pour la laine de première qualité, et les maitrassiers, comme les fabricants de draps de troupe, offriront toujours à ceux qui leur apportent la matière première, des prix intéressants.

Il y aurait donc lieu, sans la mépriser complètement, de négliger un peu la valeur de la laine, pour apprécier davantage celle de la viande, tout en faisant coïncider les deux qualités chaque fois que ce sera possible.

Une autre erreur à éviter, est celle qui consiste rechercher la taille comme une qualité première. Chez le mouton, moins encore que chez tout autre animal, la taille ou le poids ne sont pas des qualités intrinsèques, et à qualité égale un mouton petit sera toujours plus facilement placé sur le marché Français qu'un grand mouton.

En définitive, si le Maroc Occidental veut exporter des moutons il lui faut orienter son élevage dans le sens de l'animal de boucherie et sélectionner son troupeau vers le modèle à dos large, à gigot bien conformé, au risque de favoriser ainsi les moutons berbères à laine grossière, au dépens des moutons à laine plus fine, mais à grand cou, fanon, cuisses plates, inutilisables pour la consommation française.

B. — Importation. Le remplacement des moutons Marocains par des moutons de grand rapport, et le mouton

Mérinos paraît avoir la préférence de tous les théoriciens, est pour l'amélioration du troupeau Marocain une solution simpliste.

L'exemple de l'Australie et du Cap, peuplés de Mérinos, semble militer en faveur de ce procédé. Mais en ces derniers pays, les terres sont entièrement entre les mains des Européens; les procédés d'élevage les plus perfectionnés peuvent être appliqués. Il n'en sera jamais de même au Maroc où le troupeau pour une grande part propriété des indigènes, évolue presque toujours sur des terrains collectifs, et éternellement privés d'abris et de réserves fourragères. Les points d'eau réservés à un seul troupeau dans les colonies Anglaises, resteront indivis sous l'Administration Française, soucieuse de sauvegarder les droits de chacun.

Dans ces conditions, il est certain qu'aucune race européenne, même les variétés Mérinos les plus résistantes, ne saurait s'accoutumer aux rigoureuses exigences des modes d'élevage pratiqués au Maroc.

Il faut donc renoncer à l'espoir de substituer au médiocre mouton marocain, un mouton de grande valeur mais réclamant des soins qu'il ne pourra trouver en ce milieu.

C. — *Croisements.* Les troupeaux déjà sélectionnés peuvent être améliorés par l'introduction de mâles importés, parmi des brebis choisies. Mais chez les indigènes on se heurte à des obstacles qui rendent l'importation des races européennes impraticables..

Les produits résistent en général, leur toison est toujours plus fine que celle de la mère, mais souvent très tachée de noir ou de brun; quant à la viande elle n'est améliorée que si l'on améliore les conditions d'existence.

Après de multiples observations, M. le Vétérinaire Montegut conclut que « le croisement n'augmente pas le format des moutons marocains » et que « pour obtenir du mouton de boucherie, le croisement, malgré quelques avantages, ne s'impose pas. Il en est tout autrement si on envisage le mouton producteur de laine ».

Resterait peut-être à tenter le croisement avec le mouton de Berguent, plus petit que la plupart de ses congénères marocains, mais très bien conformé, de laine assez belle, adapté au pays et faisant prime sûr les marchés.

CONCLUSION

En conclusion, la France, dont le cheptel ovin diminue d'année en année, peut et doit compter sur le troupeau du Maroc Français (avant tout pays d'Elevage) pour l'aider à combler ce déficit.

Dès maintenant, et depuis plus de quarante ans, un grand nombre de moutons des Hauts-Plateaux Marocains arrive chaque année sur le marché de Marseille, par l'intermédiaire du port d'Oran.

Ces moutons, de 100. 000 à 200. 000 têtes selon que le régime climatérique a été plus ou moins favorable à l'Elevage, sont, parmi ceux que la France reçoit de l'Afrique du Nord, les plus estimés.

Les éleveurs du Maroc Oriental ont orienté leur troupeau selon les exigences du commerce d'exportation, et ont fait de grands progrès en ce sens.

On pourrait améliorer encore le cheptel de la Région et ses conditions d'existence, par conséquent la qualité des animaux exportés. Il faudrait pour cela, d'une part sélectionner le troupeau vers le type « Archa » qui répond le mieux aux demandes des exportateurs; d'autre part, multiplier et améliorer les points d'eau pour rendre accessibles aux moutons de vastes étendues aujourd'hui inutilisables, par suite de manque d'eau.

Le Maroc Occidental, avec un grand troupeau de plus de 8. 000 000 d'ovins, en dépit d'efforts tentés depuis 1929 pour créer un courant commercial de moutons de Casablanca sur Bordeaux, n'a pas encore développé ses exportations en ce sens, puisque 1. 100 ovins seulement

ont été en 1928, envoyés de Casablanca vers la France.

Ceppent plusieurs centaines de milliers d'ovins pourraient être chaque année, d'avril à septembre, dirigés du Maroc Occidental vers la Métropole, sans nuire au ravitaillement de la population locale.

Mais les moutons marocains présentent actuellement un ensemble très disparate et manquent pour la plupart des qualités demandées à l'animal de boucherie. Les moutons du Tadla, les plus homogènes et les mieux conformés, sont les seuls parmi tous les lots qui ont été expédiés à Bordeaux qui aient obtenu la faveur des acheteurs du marché Français.

Pour tirer du troupeau Marocain tout le profit qu'il peut donner et pour en obtenir plus particulièrement la viande de mouton demandée par la Nation Protectrice, il est nécessaire de rendre tout d'abord ce troupeau homogène, et d'améliorer la conformation des individus,

Il ne faut pas trop compter, étant donné les conditions très sévères du milieu et le mode d'existence des éleveurs indigènes propriétaires de l'ensemble du cheptel, sur les importations de races étrangères pour arriver à ce but. Une sélection bien conduite, visant la production d'animaux de boucherie, encouragée par des primes et aidée par la castration de tous les mâles indésirables, doit faire rapidement du Maroc Occidental un pays exportateur de moutons, au même titre que le Maroc Oriental et l'Algérie.

Vu le Doyen

Vu le Président

H. Roger.

A. Gosset.

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris

S. Charlesty.

BIBLIOGRAPHIE

G. Hardy et J. Celerier. — Les grandes lignes de la Géographie du Maroc. — (Librairie Larose). in 8.

Emile Lemoigne. — Le Maroc. (Edition Notre Domaine Colonial, 94 rue de la Victoire, Paris; 9^e, 1928).

Geoffroy Saint-Hilaire. — L'Elevage dans l'Afrique du Nord. (Paris. Challamel. in 8).

Geoffroy Saint-Hilaire. — L'Elevage au Maroc. (Session des Comités d'Etudes Economiques. (Rabat, 1917. Imprimerie Rapide à Casablanca).

Ch. René Leclerc. — Situation Economique du Maroc 1908-1909.

Annuaire Economique et Financier 1917. — 1918-19. — Imprimerie Rapide à Casablanca. — 1924. — Imprimeries Réunies à Casablanca. — Annuaire De Statistique Générale Du Maroc 1926. — (Imprimeries Réunies à Casablanca.)

Gouvernement Général de l'Algérie : L'Elevage en Algérie 1914 (Adolphe Jourdan. Alger, Place du Gouvernement).

Waymel. — L'Elevage du mouton dans le Maroc Oriental. (Thèse Doctorat. — Toulouse 1926).

Velu et Bigot. — Les laines et l'Elevage du mouton au Maroc. (Service de l'Elevage du Maroc. 1928).

Schoeffler. — L'Elevage du mouton dans la Circonscription de Mechra bel Ksiri. — (Thèse de Doctorat. — Lyon. 1927).

Congrès du Mouton Marocain. — Office du Maroc de Bordeaux, 1924

M. Lallour. — Rapport sur les améliorations dont est susceptible l'Elevage du Mouton au Maroc. (Union ovine de l'Afrique du Nord. 1925.

Paul Wenz. — L'Elevage du Mouton en Australie. (Librairie Emile Larose, Paris. 1925).

L'Agriculture au Maroc. — Direction Générale de l'Agriculture, du Commerce et de la Colonisation. 1925).

Service de L'Elevage du Maroc. — Ce qu'il faut connaître pour devenir Eleveur du mouton au Maroc. 1929.

Service de l'Elevage du Maroc. — La production ovine au Maroc. 1923.

G. Trouette. — Les achats d'Ovins Algériens pour l'armée en 1915. (Alger, Imprimerie Algérienne. 1916).

G. Trouette. — Le Commerce extérieur du bétail en 1928. (Elevageur Nord-Africain. — 20 février 1929).

Pierre Jarry. — L'Elevage des moutons au Maroc. (La toison. 8 juin 1928).

H. Hedin. — L'Estampillage des viandes Nord-Africaines. (Revue de Zootechnie, Septembre 1922).

Carnet de Revendications présentées à M. le Résident Général par la Section Marocaine de la Chambre Syndicale des Marchands de Bestiaux de France. (Bulletin Agricole de l'Afrique du Nord. Octobre 1927).

Greffulhe. — L'Elevage du mouton dans la Région Civile d'Oudjda. (Rapport inédit).

Montégut. — Sur les croisements ovins. — 1926. (Etude inédite).

Marcenac. — Le « Chleuh » et le « Croisé Chleuh » — Mouton de boucherie 1925. — (Rapport inédit).
